Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 79 (1952)
Heft: 5

Artikel: L'Elise-à Gabriel-à Jacques
Autor: Ramuz, Charles Ferdinand
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-228091

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'Elise-à Gabriel-à Jacques

par C.-F. RAMUZ

Quand on a vu le village et la Sarine et le vieux pont et puis l'église et enfin tout, David Mottier, qui n'a plus rien à faire parce qu'il est vieux, s'en vient vers vous et dit :

— Avez-vous vu aussi l'Elise ?

On dit :

— Qui est-ce l'Elise ?

— Eh bien, dit-il, l'Elise-à Gabriel-à Jacques. Allez la voir, ce n'est pas une femme ordinaire, elle vous dira tout, elle lit dans les cartes.

Alors sa figure se plisse et il rit d'un coin de la bouche, étant méfiant et un peu incrédule aussi : mais, de l'autre coin, il est sérieux : puis il branle la tête et reprend :

— Elle vous dira tout, ce qui est venu et ce qui viendra, parce qu'elle est voyante, allez seulement. Dites-lui : « C'est David Mottier qui m'envoie. » Et puis vous verrez.

Et il se met à rire quand même, à ce moment, pour qu'on ne puisse pas dire : « David Mottier croit aux cartes. »

Comme il arrive, on va chez l'Elise. D'abord, quand on aperçoit sa maison au milieu du village, on dirait un tas de bois brûlé, tellement elle est vieille et noire ; et les chalets autour sont si serrés qu'ils ont l'air noués ensemble comme les branches d'un fagot. Il y a devant une espèce de petite rue et de petite place avec des pavés pointus. Quand on est là, on ne voit plus la montagne, rien que des maisons de tous les côtés comme dans une ville. Et on demande :

— C'est bien ici qu'habite l'Elise ?

Les gens rient et répondent oui. Puis rentrent chez eux et ressortent avec tout un monde qu'ils ont appelé pour venir voir, parce qu'ils savent bien pourquoi on va chez l'Elise.

Enfin on heurte à la porte. C'est l'heure où les lampes s'allument et tremblent aux vitres comme les larmes dans les yeux. On entend un bruit de pas, la porte s'ouvre ; et on dit de nouveau :

— Est-ce ici, madame Elise ?

Et c'est elle qui répond :

— Oui, monsieur.

Mais on ne voit rien qu'un rond blanc qui est sa figure et quelque chose de noir qui est sa robe, à cause de l'ombre.

Nous avons dit :

— Est-ce qu'on peut entrer ?

L'Elise-à Gabriel-à Jacques, ce soir-là, a été bien embarrassée. Elle a répondu :

— Ah ! si ces messieurs voulaient bien revenir, parce que mon mari est déjà au lit. Vous comprenez, il est sur l'âge.

Nous avons dit :

— Eh bien, nous reviendrons demain.

Et, en nous en retournant, nous entendions des filles rire.

Le lendemain soir, il faisait la lune. Elle était dans le ciel comme un tesson de verre. Et, cette fois, l'Elise nous a laissé entrer.

Nous sommes entrés dans sa chambre, elle n'en a qu'une et on y sent fort. Elle s'est assise à la vieille table, nous devant elle à l'autre bout. La petite flamme de la lampe tremblotait. L'Elise-à Gabriel-à Jacques a une tête comme une boule jaune plissée et toute noire dans les plis. Elle n'a plus que deux ou trois cheveux et rien qu'une dent qui sort. Elle a un mouchoir rouge sur la tête. Mais c'est surtout ses mains qu'on voit, et elles ont l'air de petits bâtons dans un sac de peau.

Son jeu de cartes est plus vieux qu'elle, c'est un jeu allemand de l'ancien temps, avec des glands à la place du pique et toute sorte de figures drôles. Et, quand ses cartes ont été bien battues, elle a dit :

— Coupez.

C'est le grand moment. On coupe. Et on sent une piqûre au cœur, parce que l'avenir s'est fait. Alors l'Elise a rangé ses cartes, six par six, puis les a regardées et a dit d'abord :

— L'argent, vous aurez de l'argent, le gros lot à la loterie...

Et a dit ensuite :

— Une dame blonde qui vous veut du mal... après une lettre... et puis un petit voyage.... et puis une maladie... un ami qui vient à votre secours...

Elle n'explique pas davantage, compte ses cartes du bout du doigt et va toujours, mais parfois s'arrête. Puis lève le pouce et se tait.

On entendait dehors les gens qui causent, la fontaine qui coule et un petit enfant qui pleurait. Et l'Elise a repris tout à coup :

— Celle que vous aimerez, elle est dans une grande maison blanche, carrée, avec des volets verts, au bord d'une route. Et puis elle est brune. Et voilà, avant de vous marier, il y aura une mort...

Alors sa voix s'est faite grave, comme quand on parle dans une église :

— Une mort... qui retardera le mariage.... quelqu'un que vous aimez beaucoup... et puis de nouveau une lettre qui apportera des bonnes nouvelles... et puis vous vous consolerez...

On voyait l'ombre d'Elise sur la paroi enfumée, avec une grosse tête toute ronde et ses mains qui bougeaient devant comme des corbeaux qui piquent la graine dans un champ. Et l'Elise-à Gabriel-à Jacques se sentait un peu mal à l'aise, ayant dit tout ce qu'elle savait. Elle ouvrait la bouche comme pour parler, puis la refermait et ne disait rien, pendant que l'horloge battait dans sa haute caisse et que nous pensions à toutes les choses qui allaient venir.

Et bientôt l'Elise redevint toute timide et comme elle était avant de commencer, parce qu'il y a deux femmes en elle, une qui lit dans les cartes, qui est savante, et une autre qui soigne son mari. Et qui est encore si sourde qu'il faut crier pour qu'elle entende.

Je lui ai dit :

— Alors, c'est de la chance, quoi ?

Et elle a secoué la tête et dit :

— Oh ! oui, la chance en argent, la chance en amour. Et la mort, voyez-vous, il faut bien qu'on meure.

Et je lui ai dit :

— Et quand est-ce que tout ça viendra ?

— Laissez faire, laissez faire, les choses vont toujours.

Voilà ce qu'elle a dit. Et elle n'a pas regardé ce que nous lui donnions, car elle est discrète, mais s'en est venue derrière nous, trottant dans le corridor où les planches craquent, et a dit enfin :

— Alors bien le bonsoir. J'espère bien que ces messieurs seront contents.

La moitié du village attendait devant le chalet, l'antiquaire, le facteur et la buraliste, des filles et des garçons, et des vieux qui fument leurs pipes, les mains dans les poches. Puis, le lendemain, c'est David Mottier qui est arrivé sans avoir l'air de rien et qui a dit :

— Alors, est-ce que vous avez été chez l'Elise ?

Nous lui avons répondu :

— Non, pas encore.

— Allons, dites la vérité.

— Eh bien oui, si vous voulez.

— Ah ! qu'il a dit, on y va quand même, c'est sûr.

Et il a ri encore une fois avec un côté de sa bouche.